

Dans un salon littéraire

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 28

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222651>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Depuis qu'il y a pénurie de domestiques au grand cœur, ces dames ont toutes dû, plus ou moins, se mettre au récurage, à la lessive, au rapetassage... Une seule chose pouvait les consoler : apprendre que toutes ces menues actions, ennuyeuses et faciles, de la vie matérielle et quotidienne, participaient de l'Art. Les commerçants psychologues l'ont compris. Tous leurs appareils sont à base d'art ménager. On achète un aspirateur de quinze cents francs, comme nos mères achetaient une toile, — une toile à accrocher au mur.

Le mot art a une vertu magique : il apporte avec lui une idée de superfluité. Nous ne méprisons, en Suisse, que le nécessaire.

Pourquoi aller se faire couper les cheveux chez le coiffeur ? Parce que celui-ci est un artiste capillaire. Sinon, ces dames pourraient se rendre entre elles ce petit service. Elles savent manier les ciseaux.

Si le pot-au-feu les retient à la cuisine depuis un an ou deux, c'est que les princes célibataires de la gastronomie avaient dit : Réussir une « petite marmite », c'est débiter heureusement dans l'art culinaire !

Il y a l'art de s'habiller, l'art de se coiffer, l'art de plaire... Que dis-je ? Je viens de rencontrer sur ma table un livre étonnant : l'Art de trouver un mari.

Joli titre pour amorcer les candidates au foyer ! L'auteur, M. Emile Fenouillet, énumère au fil des pages, les mille et un pièges, embûches et traquenards que l'aspirante à l'hyménée doit apprendre à tendre et à dresser pour voir tomber à ses pieds ce « gibier rare » : un mari !

L'expression « gibier rare » est de M. Fenouillet.

Ce livre remarquable m'était apporté par ma petite amie Ginette. Elle l'a payé, la pauvre, le prix d'un collier... de verre. Au surplus, pourquoi Ginette cherchait à enrichir ainsi sa bibliothèque documentaire, puisque Ginette est fiancée.

Hélas, pâle et tremblante, Ginette m'a avoué qu'il n'est pas toujours prudent de vouloir devenir trop artiste dans toutes les branches de la science féminine.

— Tout est rompu ! sanglota-t-elle en se jetant dans mes bras.

— Ma pauvre enfant ! C'est donc un monstre d'hypocrisie, ce Gilbert ?

— Oh ! non. C'est au contraire un homme exquis et je sais toute la valeur de la perte que je viens de faire. Gilbert eût été un mari magnifique dans le sens que le grand siècle accordait à cette épithète.

— Tu auras fait quelque imprudence, Ginette ?

— Hélas oui. J'ai laissé traîner sur la table, ce maudit bouquin qui traite de l'Art de trouver un mari. Gilbert l'a pris, l'a lu et me l'a rendu en me disant la larme à l'œil :

— Mademoiselle, ma religion est éclairée. Il y a trop de choses révélatrices dans ce livre : je ne me marierai jamais !

LE FEUILLETON



SOUVENIRS DE VALENTIN

Premiers souvenirs.

Ces masques parcouraient le pays par bandes et allaient de porte en porte demander du vin et des provisions. Une de ces mascarades se présente un jour chez nous inopinément. Je jouais seul dans la cour : à cette vue, je m'enfuis avec des cris d'épouvante.

J'entends encore les grelots, les cloches, les cors, les chaudières, et parmi tout cela d'affreux violons : c'était le plus effroyable charivari.

Il fallut m'emporter bien loin : je ne sais comment cela finit, mais il m'est resté de cette scène une horreur profonde des masques, des parades

et de toute musique bruyante, même de celle qu'on admire dans les concerts monstres et dans certains opéras.

Où êtes-vous, petit ange à la blonde chevelure, qui vîntes en ce temps-là, je ne sais d'où, et qui, un jour que le soleil brillait dans le jardin sur les gouttes de rosée, alliez courant le long de la plate-bande aux fraises ? Je courais après vous ; je cueillais des fraises que vos lèvres prenaient de ma main. Je vois aussi vos yeux briller ; je vois votre sourire plus distinctement que celui de mon aïeul ; et même le son de votre voix est resté dans mon oreille : « Bon, bon, Valentin », disiez-vous en mangeant mes fraises ; car il paraît que vous saviez mon nom, et moi je n'ai jamais su le vôtre ; je n'ai jamais su découvrir votre demeure ni ce que vous étiez devenue.

On me dit plus tard que l'on voyait souvent les bonnes du voisinage promener les enfants dans notre campagne et même dans notre jardin, mais qu'on ne savait absolument rien de cette rencontre, la première qui me laissa dès lors un regret. Les jours suivants je retournai le long de la plate-bande ; je cueillais des fraises, et je cherchais des yeux la petite inconnue pour les lui donner.

Il y avait dans notre cour une fontaine : l'eau qui s'échappait du bassin courait en bondissant jusqu'au verger. C'est sur ce fleuve que je fis mes premières expériences nautiques ; on ne pouvait me séparer de cette eau, où je faisais flotter des écales de marrons et des coquilles de noix. Un jour, de navigateur je devins meunier. Notre Ferdinand m'avait fabriqué une roue, qu'il soumit à l'action du courant. Quel étonnement, quelle joie, quand je la vis tourner sur son axe ! Bien plus, une cheville adaptée à l'arbre de la roue, fit mouvoir un levier, et j'eus un martinet. J'exposais à son action une plume, une feuille, un fleur, et j'admirais la force de la machine. Nul ne venait plus au logis sans devoir une visite au martinet.

Peu à peu mes idées s'étendent, et l'espace semble s'ouvrir devant moi ; voici le chemin qui mène à la ville ; de l'autre côté serpente celui qui mène au bois ; et toujours un beau soleil sur ces rameaux et ces prairies ! Partout la campagne me présente ses attrayantes beautés : bouquets d'églantiers et d'aubépines, eaux murmurantes, fleurs des champs qui me saluent, petits oiseaux surtout ! ils sont faits pour charmer les premiers regards de l'enfant ; abeilles, papillons, scarabées, gazons verts que le zéphyr balance : tous ces objets occupaient mes sens et faisaient partie de mon être.

L'attention du premier âge est toute aux détails ; l'ensemble nous échappe encore : je me souviens du temps où le lointain commença pourtant à m'intéresser, et provoqua mes premières rêveries. Quelle était cette montagne là-bas ? Quelle était cette tour de l'autre côté du lac ? Et ce lac bleu derrière les arbres des champs ? Et ce ciel où Dieu demeure, et qui descendait là-bas jusqu'à terre ? C'était par là sans doute qu'on y montait !...

Car elle était montée au ciel cette petite voisine dont j'ai oublié le nom, que je voyais tous les jours et que tout à coup je ne vis plus : elle était allée vers le bon Dieu. Et dès lors, je levais souvent les yeux au ciel ; le soir, si je voyais les nuages, dorés par les bords, s'amonceler à l'horizon en châteaux magnifiques, je me figurais que ma petite amie était là ; si j'étais seul, je lui faisais des signes, je l'appelais... Elle me voyait sans doute ; elle me répondait ; mais elle était trop loin, je ne pouvais l'entendre.

Je ne saurais dire quand ma mère m'apparaît pour la première fois ; j'étais sans cesse avec elle ; je la vois partout et toujours ; mon père, que ses affaires allaient quelquefois au dehors, dut produire par ses retours des événements qui firent trace dans ma mémoire. Je vois dans ce moment arriver un cavalier monté sur un cheval roux à crinière blanche, en un mot sur Coli, que mon père venait d'acheter. C'était lui qui arrivait ainsi monté. J'étais ravi ; je le fus bien plus encore quand mon père, m'ayant placé devant lui,

me fit faire trois ou quatre fois le tour de notre cour d'entrée.

C'est du même temps que datent mes premières promenades dans nos prairies, où je sens ma main dans celle de mon père : je me rappelle des conversations infinies dont il ne me reste aucun détail ; mais assurément ces entretiens étaient sages ; ils fixaient mon attention sur mille choses que la nature offrait à ma curiosité d'enfant. Que d'instruction recueillie dans ces causeries, dont il ne me reste qu'une vague enchantement ! Quand les philosophes nous disent qu'apprendre c'est se souvenir, ne cherchons pas l'époque de ces réminiscences dans une existence antérieure et chimérique ; cherchons-la dans ces premières années, où de bons parents répondaient sans jamais se lasser, à nos intarissables questions.

Un soir, à la nuit tombante, nous prenons nos chapeaux ; Ferdinand nous accompagne et porte un panier et d'autres objets que je ne remarque pas d'abord ; nous entrons dans le bois où coule une rivière ; je vois que nous allons de ce côté, mais sous les arbres la nuit est déjà sombre ; on entrevoit seulement au bout d'une avenue une dernière lueur : c'est le crépuscule qui va s'éteindre. Enfin l'obscurité est complète quand nous arrivons au bord de la rivière.

On s'arrête ; Ferdinand bat le briquet ; les étincelles éclairent son visage brun ; on allume un flambeau de résine, et l'on commence, dirai-je la chasse ou la pêche ? Mon père tient un sabre à la main, Ferdinand est armé du flambeau ; on me fait asseoir sur le bord, et je vois mes compagnons dans l'eau jusqu'aux genoux.

Ce qui se passait devant moi me paraît un mystère étrange ; que cherchaient-ils dans cette rivière, où la poix brûlante reflétait ses rouges clartés ?... Des truites, des truites saumonées, que la lumière attirait et que mon père frappait à coups de sabre ! Les voilà saignantes dans le panier, et sans doute ce fut un régal de fête ; mais l'image de cette pêche singulière est seule restée dans mon souvenir.

(A suivre) J.-J. Porchat.

Dans un salon littéraire. — Il y en a encore deux ou trois à Paris.

La matresse de la maison fait ordinairement des vers que publie la « Plume de Paon » ou l'« Urne poétique », et elle invite tous ses amis à venir les entendre dans son salon.

La poétesse a toujours des satellites, mais elle les choisit de façon que leur éclat poétique ne puisse éclipser le sien.

Samedi dernier, dans le salon de Mme Crèveœur, un esthète chevelu, au teint blême, lisait des pensées d'un air inspiré. Il acheva sa lecture par cette maxime profonde :

« L'idiot est heureux à tout âge... »

Alors, une des bonnes amies de Mme Crèveœur, la sémillante Alice de B..., s'écria en lui serrant les mains :

— Bravo ! Oh ! comme je vous félicite !

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

S. Geismar

Chapellerie. Chemiserie. Confection pour ouvriers. Bonneterie. Casquettes.

Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

AGENCE IMMOBILIÈRE

VENTES ACHATS

Louis GENEUX, Régisseur, Lausanne
Fleurettes — Villa Fontenay — Case 10782

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.